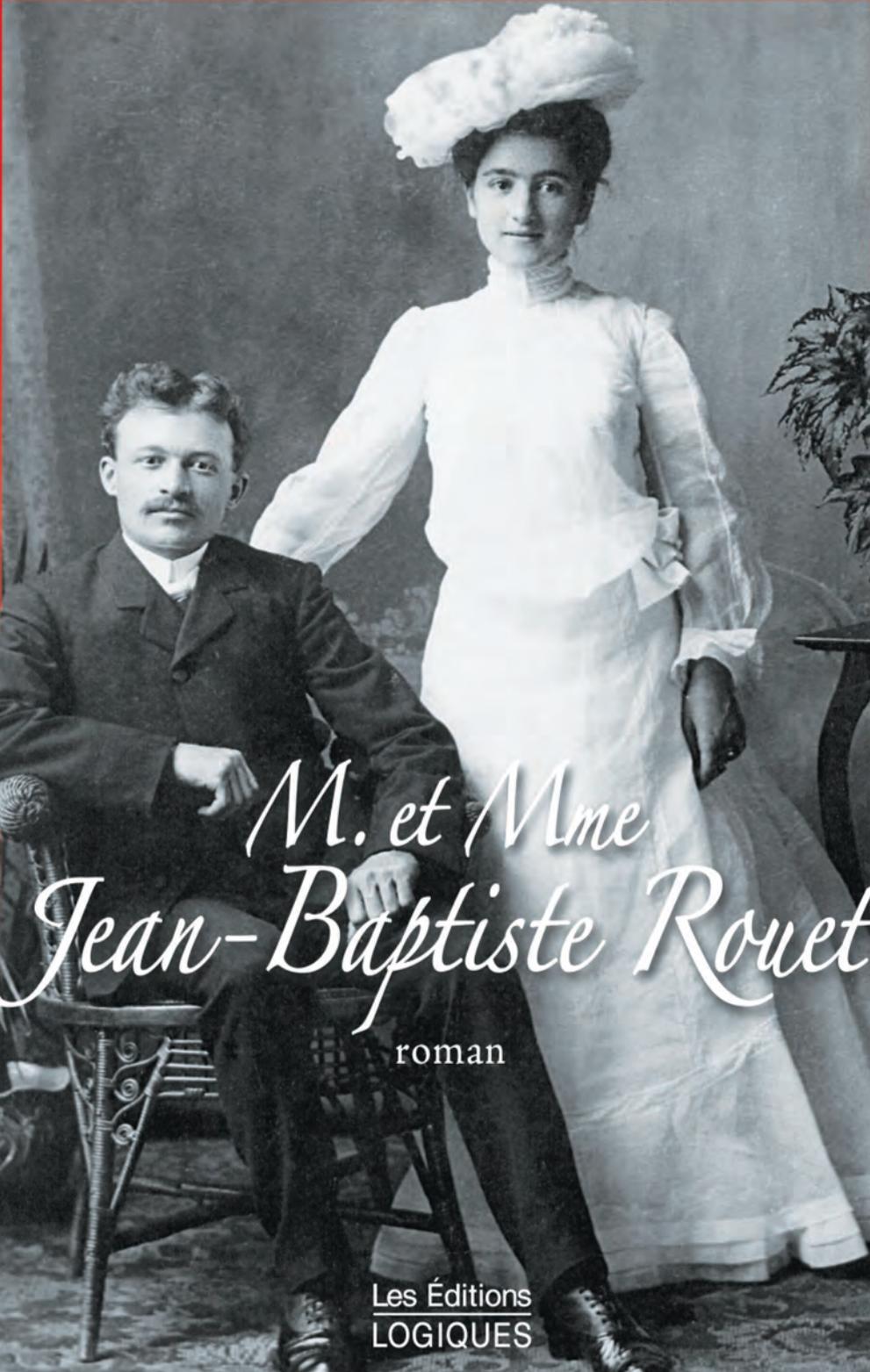


Denis Monette



*M. et Mme
Jean-Baptiste Rouet*

roman

Les Éditions
LOGIQUES

Denis Monette

M. et Mme Jean-Baptiste Rouet

roman

Les Éditions
LOGIQUES
Une compagnie de Quebecor Media

*À Micheline,
Roxane et Michel,
Sylvie et Christopher,
Corinne, Carl, Christian,
Matthew et Sacha,
ma famille qui me tient à cœur.*

Prologue

Il faisait froid, bien entendu, en ce surlendemain du Jour de l'an 1903. Ce qui n'avait pas empêché le curé de la paroisse Sainte-Brigide-de-Kildare d'illuminer son église comme il le faisait chaque fois qu'on célébrait un mariage. L'électricité qui était diffusée dans le quartier depuis 1901 n'était encore accessible qu'aux notables, au presbytère et à l'église, mais avec modération, surtout lorsque s'annonçaient les tempêtes. Les autres, les pauvres, devaient se contenter encore des lampes à huile ou même de bougies pour s'éclairer plus faiblement. Mais ce jour-là, en ce premier samedi de janvier, le 3 plus précisément, on avait allumé plus que de coutume puisque c'était Mignonne, la fille aînée d'Honoré Turin, notaire en vue, qui prenait époux devant l'autel où la voilure de la statue de la Vierge était si satinée qu'on avait envie de la palper. L'organiste en était aux dernières notes de la marche nuptiale et c'est avec un sourire que Jean-Baptiste Rouet accueillait celle qui, s'avançant au bras de son père, allait porter son nom et lui donner, si Dieu le voulait, cinq, neuf ou douze enfants.

Menue, les traits délicats, Mignonne Turin était l'une des plus jolies filles du quartier. Ayant laissé sa cape blanche aux

bons soins de sa mère, la mariée déployait une longue robe de tulle avec une boucle à la taille, rehaussée d'un boléro à collet haut et aux manches longues et transparentes. Une élégante toilette conçue par mademoiselle Bazinet, la couturière de sa mère. Les cheveux remontés et enfouis sous un large chapeau en forme de nid d'oiseau, on pouvait discerner dans les yeux de cette enfant de dix-sept ans tout le bonheur qu'elle éprouvait. De sa main frêle aux doigts fins, elle tenait un fragile bouquet de roses blanches qu'elle déposa gracieusement sur l'accoudoir du prie-Dieu où elle allait prendre place. Jean-Baptiste, à peine plus grand qu'elle quoique costaud, avait revêtu le bel habit noir de circonstance que son beau-père lui avait payé de ses deniers. Chemise à col blanc empesé, souliers cirés, cheveux roux soigneusement placés, moustache fraîchement taillée, il avait belle allure, le marié, sans être pour autant le plus bel homme de la paroisse. Vingt ans, toutes ses dents, propre, honnête, mais débardeur de métier et sans famille, il n'était guère dans la mire du fier notaire quand vint le temps de marier sa fille. Honoré Turin aurait tant souhaité que sa douce Mignonne épouse un médecin, un maître d'école ou un avocat. Les prétendants de ce calibre ne manquaient pas, mais c'est sur Jean-Baptiste que la tendre jeune fille avait jeté son dévolu. Que sur lui, aucun autre ! Au grand désespoir de son père qui, devant son flot de larmes, avait fini par accepter cette union qui ne lui plaisait guère. Madame Turin, plus indulgente, ne souhaitait que le bonheur de sa fille, mais Honoré, fort déçu, avait trouvé le moyen de chuchoter à son fils de quinze ans, Édouard, surnommé « Pit » par sa mère, qu'il ne comprenait pas que Mignonne ait pu songer à faire sa vie avec un type qui n'avait rien devant lui, pas même la somme nécessaire pour se payer un habit. Jean-Baptiste Rouet, jeune, dépensier, n'avait commencé à économiser que le jour où Mignonne lui avait dit l'aimer. Ce qui lui avait du moins permis

de payer comptant, chez un bijoutier de la rue Sainte-Catherine, les alliances qu'il avait obtenues à rabais parce qu'elles dataient de quelques années.

Honoré Turin n'avait que deux enfants. De santé précaire, son épouse Marie-Louise n'avait pu lui donner qu'une fille et un garçon à deux ans d'intervalle, au risque d'y laisser sa vie. Le cher notaire, rempli d'égards pour celle qu'il avait choisie, lui avait promis que jamais plus elle ne serait enceinte. En prenant même des précautions qui n'étaient guère approuvées par l'Église. Ce qui ne l'empêcha pas de choyer Mignonne dès ses premiers pas et de se pencher sur le berceau d'Édouard, devenu « Pit », dès qu'il émettait un pleur ou un son. Une clientèle établie, un compte en banque assez rondet, une jolie maison à lui rue de Champlain, non loin du presbytère, les gens du faubourg à m'lasse, comme on désignait ce quartier de Montréal, disaient de lui qu'il était un homme qui avait réussi. Sauf qu'en ce 3 janvier 1903, de voir sa fille perdre son nom pour prendre celui d'un va-nu-pieds n'avait rien pour l'enchanter. Il regardait les fresques de la voûte de l'église, admirait le maître-autel en marbre massif, s'arrêtait sur des palmes laminées d'or et scrutait du regard la superbe statue de Notre-Dame du Purgatoire avec l'enfant Jésus dans ses bras, déposant une couronne de roses sur la tête d'une pénitente afin qu'elle puisse monter au Ciel. Il regardait partout, sauf droit devant lui, pour ne pas voir sa fille prendre pour époux cet homme qu'il ne prisait guère. Marie-Louise, sa douce moitié, d'un léger mouvement du bras le rappela à l'ordre. Retrouvant son calme et sa fierté, Honoré Turin observa dans les bancs de gauche sa famille complète : frères, sœurs, cousins, cousines, neveux, nièces, autres parents et amis, et esquissa un léger sourire. De l'autre côté, où l'on aurait dû apercevoir la parenté du

marié, personne ou presque : deux ou trois couples de condition modeste, sans doute des débardeurs du port venus avec leur épouse. Ce qui l'irritait davantage, c'était que le jeune couple allait habiter avec eux. Dans leur maison ! Parce que madame Turin l'avait suggéré et qu'il avait acquiescé, malgré lui, pour ne pas déplaire à Mignonne. Bien sûr qu'il allait être encore près de sa fille adorée ! Qu'il la verrait ainsi chaque jour... Quel bonheur pour un père de marier sa fille sans avoir à la perdre pour autant ! Mais lui, l'aventurier, ce gendre non désiré, « l'abruti », comme il le marmonnait entre ses dents, allait aussi vivre sous leur toit ! Tous les jours ! Revenant du port chaque soir et sentant la morue... Quel cauchemar !

Chassant ces idées noires de son esprit, il offrit un sourire à Mignonne qui le regardait avec tendresse, et voyant Pit enchanté de son futur beau-frère, il ne put que s'incliner lorsque, finalement, les vœux furent prononcés. L'organiste avait repris son cahier et les tuyaux de l'orgue clamèrent en musique la douce union de Mignonne et Jean-Baptiste. Ils descendirent l'allée et Honoré remarqua avec quelle fierté sa fille tenait le bras de son mari. Tout en souriant aux parents et aux badauds, Mignonne détourna la tête pour regarder la superbe statue de *La Pietà* devant laquelle elle avait tant de fois prié. Les cloches se mirent à sonner au moment où madame Turin enveloppait la mariée de sa cape de velours blanc. Dehors, quelques brins de neige tombaient en poudre du ciel. Comme si la Sainte Vierge avait laissé choir des confettis sur la tête de celle qui l'avait tant implorée. Sans priver le marié de cette attention puisque Jean-Baptiste avait déjà, dans sa moustache, trois ou quatre flocons.

Avisé de leur arrivée, le photographe avait déjà tout mis en place dans son petit studio pour la photo officielle des jeunes mariés. Comme le voulait la coutume, le couple devait afficher

un air sérieux, n'esquisser aucun sourire, mais Mignonne ne put s'empêcher d'entrouvrir légèrement les lèvres pour laisser s'échapper un souffle de bonheur. Jean-Baptiste Rouet, assis dans le fauteuil de chêne aux bras rembourrés, posait solennellement. On aurait dit le maître de la maison... Déjà ! Debout à ses côtés, Mignonne, la main droite appuyée sur le dossier de la chaise d'honneur de son mari, avait laissé son bras gauche descendre jusqu'à la hanche, la main dans un repli de sa robe. À côté d'elle, un bouquet dans un vase sur une table de coin. Derrière lui, une tenture de velours et, au sol, une plante dans un pot de faïence lustré. Un seul déclic : le portrait témoignerait à tout jamais du plus beau jour de leur amour. Mignonne Turin, dès lors, devenait madame Jean-Baptiste Rouet. Non seulement perdait-elle son identité, elle allait devoir aussi se priver de son prénom. Car, désormais, c'est sous le vocable de son mari qu'on l'interpellerait en société. Devant Dieu et les hommes, elle était devenue dès le *oui* prononcé... madame JEAN-BAPTISTE Rouet. À l'instar de sa mère qui était devenue, naguère, madame HONORÉ Turin. Comme toutes les femmes de cette époque. Des prénoms d'hommes d'après l'usage. Plus rien d'elles-mêmes conformément à leur baptistaire. Une complète renonciation. Quelle désolation !

Chapitre 1

Jean-Baptiste Rouet s'était empressé de raconter son cheminement à Mignonne dès leur première rencontre. Du moins ce qu'il en savait et qui sembla fort nébuleux pour monsieur Turin lorsque vint son tour d'écouter l'histoire enchevêtrée de ce prétendant dont il se méfiait et qu'il ne voyait pas d'un très bon œil. Sa femme, plus indulgente, se promettait d'y prêter bonne oreille. Mignonne, par contre, n'avait pas mis en doute le récit de celui qu'elle aimait. Il lui était même arrivé de pleurer sur certains passages de l'existence parfois troublante de Jean-Baptiste. « Pauvre petit gars ! » s'était-elle exclamée en soupirant, quand il s'était attardé sur les sévices corporels qu'il avait subis au cours de son adolescence.

Jean-Baptiste était né de mère et de père inconnus aux îles Saint-Pierre-et-Miquelon, vers le 24 juin 1882. Se référant à ce qu'il avait appris au fil des ans, il racontait qu'il avait été déposé dans un panier d'osier en plein mois de juillet dans le portique de la petite école de musique de mademoiselle Clémentine Rouet. Arrivée tôt le matin, quelle n'avait pas été

la surprise de la maîtresse de piano d'entendre les pleurs d'un bébé en ouvrant la porte extérieure, jamais fermée à clef. Voyant l'enfant, elle s'en empara et, blotti contre elle, le poupon cessa de pleurer comme s'il avait retrouvé sa mère. Se penchant, elle regarda sous la petite couverture qui lui avait servi de matelas et découvrit une feuille pliée en deux sur laquelle elle put lire : « Prenez-en soin, je n'en ai pas les moyens. Il n'est pas baptisé. » Rien de plus, rien de moins. Éberluée, mademoiselle Rouet retourna à la maison avec le bébé emmitouflé et, l'apercevant, son frère, Adélard, lui cria : « Mais qu'est-ce que t'as donc là, toi ! Un enfant ? À qui est-il ? » Retrouvant son souffle, déposant le petit dans un gros panier rempli de linge propre, elle lui répondit : « Un enfant abandonné, mon frère. On l'a laissé dans mon portique à l'école. C'est un garçon... » Surpris, Adélard regarda le poupon et lui rétorqua : « Bien, on va toujours pas l'garder, c'te p'tit-là ! Va le porter au presbytère, le curé va s'en charger. » Mais la vieille demoiselle, émue devant ce petit être qui avait enfin trouvé refuge, ignora l'ordre de son frère, également célibataire. Elle fit chauffer un peu de lait, nourrit le petit à l'aide d'un dé à coudre et dit à son frère : « Non, Adélard, je le garde. Une note me disait d'en prendre soin, c'est le Ciel qui me l'envoie. Je vais m'arranger avec le curé, mais je vais le garder. Et tu n'as pas un mot à dire, mon frère, c'est moi qui te fais vivre. » Mal à l'aise, Adélard, la soixantaine bien sonnée, lui répliqua : « Pas nécessaire de me le remettre sans cesse sur le nez, Clémentine. J'suis malade, j'ai le souffle court... Tu me fais vivre, mais avoue que je ne suis pas exigeant. Et je te protège... Imagine ce que serait ta vie ici sans moi. Une vieille fille seule dans une petite maison de bois... Tu peux le garder le bébé si tu as les moyens de le nourrir, mais ne compte pas sur moi pour en prendre soin durant tes absences, je ne sais pas comment m'y prendre avec un p'tit. J'suis l'dernier

des Rouet, sans descendance... » Clémentine leva les yeux sur lui et, cajolant l'enfant d'une main, interrompit son frère : « Tu étais le dernier des Rouet, cet enfant portera notre nom. Ainsi, la lignée va se perpétuer. » L'homme soupira d'impatience et marmonna : « Mais il n'est pas de notre sang, c't'enfant-là, c'est un bébé trouvé... » Le défiante, la quinquagénaire lui répondit : « Non, mon frère, un bébé adopté. C'est ce que je compte faire. Je vais me rendre chez le curé et tout arranger avec lui. Comme il me considère, je suis certaine qu'il ne va pas hésiter à m'en confier la garde. »

Et c'est ainsi que l'enfant sans nom devint Jean-Baptiste Rouet. Mais non sans peine, car mademoiselle Rouet ne voulait pas qu'il soit baptisé en sol français. D'origine canadienne, résidente temporaire des îles Saint-Pierre-et-Miquelon le temps d'un contrat d'enseignement, elle en était au terme ou presque de son engagement. Le curé, ne sachant trop quoi faire de l'enfant, accepta de bon gré de le lui confier. Plus encore, il complota avec elle afin qu'elle puisse quitter les îles avec le bébé comme s'il avait été le sien. Adélard resterait encore un bout de temps pendant que Clémentine, l'enfant dans les bras, emprunterait le traversier à Port aux Basques pour se rendre en Nouvelle-Écosse, à l'île du Cap-Breton où une amie à elle, Winifred Taillon, l'attendrait pour l'accueillir. Le curé n'eut aucune difficulté à faire accepter au capitaine du bateau, qu'il connaissait depuis longtemps, que la maîtresse de piano et son bébé traversent clandestinement. Quelques papiers falsifiés et mademoiselle Rouet voguait déjà entre Miquelon et Cap-Breton avec un enfant qui n'avait pas de parents légitimes et pas encore de nom. Arrivée à bon port avec son précieux trésor dans les bras, elle fut chaudement accueillie par Winifred, une autre célibataire de son âge, qui avait été

garde-malade en Ontario avant de venir prendre sa retraite dans son patelin natal de la Nouvelle-Écosse. Winifred prodigua les premiers soins à ce gros poupon qui avait certes envie de vivre et, cinq jours plus tard, avec les papiers signés du curé des îles, Clémentine et Adélarde Rouet adoptaient en bonne et due forme cet enfant qu'on avait baptisé la veille et dont Winifred était la marraine, le curé des îles ayant déjà signé par procuration à titre de parrain.

Faisant le compte depuis le jour où Clémentine l'avait découvert, pesant l'enfant, on jugea qu'il avait au moins trois semaines, peut-être un mois. Mademoiselle Rouet opta pour l'hypothèse et le petit fut baptisé Jean-Baptiste en l'honneur de celui qu'on fêtait chaque année le 24 juin chez les Canadiens-Français. Ravie de son nouveau rôle de mère, Clémentine partagea son temps entre l'enseignement et « son » enfant. Durant les classes, Winifred s'occupait du petit qui, jovial, allait de l'une à l'autre en souriant, bien nourri, vêtu proprement et choyé grandement. Quatre mois plus tard, triste nouvelle, Clémentine apprenait que son frère venait de succomber d'une embolie pulmonaire à Saint-Pierre-et-Miquelon. Puisant dans ses économies, elle fit venir le corps jusqu'au Cap-Breton et le brave Adélarde fut enterré dans un cimetière anglais, aux côtés de la mère et de la grand-mère de Winifred. Geste de générosité de la part de cette dernière. Mademoiselle Rouet, de concert avec le curé qui l'avait tant aidée, fit revenir tous ses effets par le traversier, certaine de ne plus retourner enseigner aux îles, maintenant qu'elle avait un fils adoptif à élever. Jean-Baptiste venait de fêter ses deux ans lorsque Clémentine, qu'il appelait déjà maman, tomba gravement malade. De plus en plus faible, perdant du poids de jour en jour, on diagnostiqua « le grand mal » qui ne pardonnait pas. Huit mois plus tard, comme sa

défunte mère jadis, Clémentine Rouet rendait l'âme à l'âge de cinquante-neuf ans.

Mignonne avait écouté, plus attentivement cette fois, le début du récit attendrissant. Madame Turin n'osait rien dire, mais le futur beau-père trouva le moyen de discréditer Jean-Baptiste lorsque ce dernier ajouta qu'il avait sans doute du sang français dans les veines. Tentant d'impressionner le notaire, il avait ajouté que la baronne de l'Espérance, épouse de l'un des gouverneurs, avait été enterrée au cimetière de Miquelon. « Pour répandre un peu de noblesse sur ses modestes origines », avait songé Honoré. Jean-Baptiste leur parla aussi de la croix du Calvaire qui témoignait de l'importance de la religion catholique aux îles et décrivit plusieurs autres monuments comme s'il avait tout vu de ses yeux, lui qui en était parti à peine naissant. « Il a sans doute lu ça dans un livre... », pensa Honoré. Vint le moment où Jean-Baptiste, sûr de bien connaître l'histoire des îles, dit à son futur beau-père : « Vous savez, pendant plus de dix-huit ans, c'est la pêche à la morue qui a été le moteur de l'économie des îles Saint-Pierre-et-Miquelon. » Ce qui lui valut comme réponse : « Pas surprenant que tu en aies gardé l'odeur, mon homme ! »

Mignonne avait jeté un regard sévère à son père. Faisant mine de rien, le paternel avait offert un cigare à Jean-Baptiste qui, se sentant déjà des leurs, l'avait accepté avec aisance. Poursuivant son triste récit, il regardait celle qu'il aimait : « C'est à partir de ce moment-là que tout s'est gâché. Ma mère adoptive décédée, j'me retrouvais seul avec celle que j'appelais tantine. Je pleurais sans cesse, je cherchais "ma mère" et, voyant que j'me consolais pas dans ses bras, Winifred décida de pas m'garder plus longtemps. J'avais juste deux ans, j'étais bien portant et, sans m'en rendre compte, j'allais être rejeté une seconde fois. Un certain matin, une petite valise à la main,

j'ai suivi deux hommes âgés qui étaient venus me chercher. J'étais petit, j'comprenais rien, bien sûr, mais j'tremblais. Je... » Perdant patience, Honoré l'apostropha : « Qui donc t'a raconté tout ça ? Tu n'avais que deux ans ! Tu es sûr que tu n'inventes pas à mesure, toi ? » Insulté sans le laisser paraître, Jean-Baptiste lui répondit froidement : « Non, monsieur Turin, je n'invente rien. Vers l'âge de seize ans, j'ai retrouvé Winifred et c'est elle qui, en pleurant et en s'excusant, m'a fait le récit de ma petite enfance. J'ai remonté jusqu'à mon berceau, je voulais savoir d'où je venais, qui j'étais. Je cherchais en vain ma famille Rouet. » Inconfortable, mal à l'aise, Honoré toussota pour ne pas avoir à s'excuser, et sa fille, choquée de son attitude, le sermonna : « Papa, cesse de l'interrompre, sinon nous ne saurons jamais la fin. » Madame Turin acquiesça d'un signe de la tête, tout en brodant un caneton dans son cerceau de bois.

Jean-Baptiste, heureux de pouvoir reprendre le haut du pavé, continua : « J'ai été emmené dans un orphelinat. Il y avait des religieuses qui m'faisaient peur avec leur capuche noire. J'ai pleuré toute la nuit, paraît-il, et sans doute plusieurs jours par la suite, mais au bout de quatre mois, j'ai eu la chance d'être choisi par un couple qui désirait adopter, mais non sans avoir d'abord fait un essai avec moi. Je n'ai aucun souvenir d'eux puisqu'ils ne m'ont pas gardé. J'ai ensuite été pris en charge par trois autres familles, mais jamais pour bien longtemps. J'me souviens de rien ou presque, sauf de la dernière famille qui ne roulait pas sur l'or et où j'mangeais mal. J'avais déjà six ans, donc assez vieux pour m'en rappeler. Le gros monsieur me tapochait dès que j'faisais un faux pas. J'avais juste à tousser pendant l'souper qu'il s'écriait : “Toi, t'es proche de ma main... Prends ton mouchoir ou sors de table !” J'vous épargne tous les sacres qui suivaient. Un jour, j'me suis enfargé

dans le seau à plancher et, ayant tout renversé, il m'a donné une claque et a crié à sa femme : « Ça, c'est l'boutte d'la marde ! Tu le r'tournes à l'orphelinat, Fernande ! » Excusez le langage, monsieur Turin, mais c'est comme ça qu'il parlait. Je vous fais encore grâce des blasphèmes toutefois. Tout ce dont je m'souviens de cette famille, c'est que la femme s'appelait Fernande parce qu'il avait crié son nom assez fort pour réveiller un mort. Ils avaient deux petites filles, mais elles ne jouaient jamais avec moi. Avec le temps, j'ai cru comprendre qu'ils étaient venus me chercher pour me faire travailler comme un cheval. À six ans, je traînais des poches de patates de vingt-cinq livres sur mon dos. C'est tout ce qu'on mangeait dans cette maison-là. Des patates pilées avec d'la sauce, un croûton de pain, pis des pruneaux confits pour dessert. » Jean-Baptiste s'esclaffa, histoire de faire rire Honoré avec les « pruneaux », mais ce dernier resta de marbre. Madame Turin avait souri et Mignonne s'était retenue pour ne pas éclater d'un rire franc.

Jean-Baptiste avait ravalé sa salive pour, ensuite, sérieusement leur apprendre : « J'me suis encore r'trouvé à l'orphelinat où j'ai moisi durant cinq ans. J'vous épargne les sévices, les sœurs avaient la main ferme avec nous, mais j'avais la couenne dure. Par contre, je m'instruisais. J'ai appris à lire, à compter, on m'a enseigné la religion, l'histoire, la géographie et, fait surprenant, on m'a appris à bien parler, à bien me comporter, à ne pas dire “moé” mais “moi”. » Honoré l'interrompt : « Oui, j'avoue que ça me surprend, tu t'exprimes passablement bien. Un assez bon vocabulaire pour un gars du port. Tu n'as pourtant pas eu l'instruction... » Jean-Baptiste ne l'avait pas laissé terminer : « Non, pas la grande instruction comme vous, monsieur Turin, mais j'ai appris le bon maintien, le savoir-vivre, la politesse et l'orthographe. Pour ce qui est de m'exprimer,

j’ parle pas le bec en cul-de-poule, mais j’ fais pas honte à personne ! » Honoré avait froncé les sourcils et Mignonne se retenait pour ne pas rire. Jean-Baptiste était si direct, si franc, si sincère. Content de faire un si bon effet, le débardeur du port ajouta : « C’ était moi le meilleur en dictée chez les frères ! » Surprise, madame Turin osa une question : « Vous êtes allé chez les frères ? Vous n’ avez pas été maltraité ? » Jean-Baptiste sourit et, regardant Mignonne, répondit : « Non, madame, moins qu’ avec les sœurs. Faut dire que j’ avais pas la tête dure. Avec les frères, il fallait être dans leur manche. J’ me suis arrangé pour me faire apprécier. J’ étais petit mais costaud. J’ travaillais fort, on m’ confiait les dures corvées, mais d’ un autre côté on m’ instruisait davantage. C’ est avec eux que j’ ai appris à mieux parler, à écrire sans fautes, à être premier en arithmétique et à me concentrer sur la géographie. J’ étais pas mal fort dans les cartes routières ainsi que les *mappes* de différents pays. C’ était dans ça que j’ me forçais le plus... » Il s’ était arrêté, ce qui permit à Honoré de lui demander : « Pourquoi ? » Perdu dans ses pensées, le jeune homme ajouta : « Parce que j’ savais que j’ allais déguerpir de là, m’ enfuir, et que j’ voulais savoir où aller. Le plus loin possible d’ eux autres parce que, rendu à quatorze ou quinze ans, il y en avait parmi les enseignants qui s’ intéressaient un peu plus qu’ à la géographie. Vous me comprenez, n’ est-ce pas ? L’ anatomie... » Monsieur Turin avait tousoté pour que Jean-Baptiste ne précise rien. Il ne voulait pas que Mignonne puisse s’ imaginer que les frères et Jean-Baptiste... Non, pas ce sujet délicat, même s’ il était évident que le jeune homme était prêt à vider son sac pour s’ attirer un peu de sympathie.

Monsieur Turin avait toujours regardé le prétendant de sa fille avec suspicion, dès que cette dernière lui avait dit aimer un « bon gars » sans famille. Et davantage maintenant avec

toutes ces révélations, pourtant vraies, auxquelles il croyait plus ou moins. Quelques mois plus tôt, il avait insisté pour que sa fille rencontre le fils d'un collègue. Un futur héritier, quoi ! Mignonne avait accepté pour ne pas contrarier son père, mais, après une brève rencontre avec ce prétendant, elle était rentrée maussade, mécontente de sa sortie. Ses parents, s'enquérant de sa soirée avec ce garçon qu'ils savaient intelligent, s'étaient fait répondre : « Je ne veux plus jamais le revoir ! Tu veux savoir pourquoi, papa ? » Sur un signe de tête affirmatif de ce dernier, elle lança : « Il a les doigts longs, il est vicieux et... il a mauvaise haleine ! Il a cherché à m'embrasser après à peine les présentations terminées et, quinze minutes plus tard, il tentait de soulever ma jupe d'une main en glissant l'autre sous ma blouse ! Je me suis levée d'un bond, j'ai failli le gifler, mais j'ai plutôt pris la poudre d'escampette et je suis rentrée à pied ! » Stupéfait, choqué, Honoré Turin lui promit qu'il allait en parler au père du jeune homme. Mais il n'en fit rien : entre notables, on se protégeait bien. Par contre, il n'insista pas pour que sa fille revoie ce dégénéré, comme il le qualifiait tout haut. Mignonne, rassurée, avait profité de la circonstance pour avertir son père : « À l'avenir, ne me présente plus personne, papa. Celui que j'aimerai, je le trouverai moi-même ! » Madame Turin avait souri. Décidément, sa fille avait du cran, ce qu'elle-même n'avait pas eu, naguère, en épousant, un peu contre son gré, cet Honoré Turin que son père lui avait déniché.

Ayant repris son souffle après le flot de confidences auxquelles il s'était laissé aller, Jean-Baptiste Rouet avait retrouvé sa verve pour continuer : « Et je l'ai fui l'orphelinat, monsieur Turin ! Par un beau soir de juin après avoir mis de l'ordre au réfectoire. Le frère qui m'aimait bien, c'est le cas d'en dire, m'avait remis la clef de la porte de la véranda pour que je la

verrouille après que le vieux frère Henri rentre de sa promenade dans le jardin. Il m'avait fait confiance, mais à tort. Je n'allais pas laisser passer cette chance, il y avait longtemps que mon baluchon était caché sous l'escalier qui menait au dortoir. Je vous vois froncer les sourcils, monsieur Turin. Parce que j'ai trahi sa confiance ? Allons donc ! Ne m'obligez pas à vous exposer ce qui m'avait valu d'la gagner, votre dame en serait gênée ! » Honoré détournait la tête, mais Mignonne soupirait d'aise, impatiente d'en savoir plus. Son cavalier contait si bien qu'elle ne pouvait se lasser de l'entendre. Jean-Baptiste poursuivit donc : « Le vieux frère est rentré sans même me prêter attention et, dès que je l'ai vu péniblement monter l'escalier, j'ai saisi mon baluchon, j'ai poussé la porte et j'me suis mis à courir jusqu'à ce que j'atteigne la grand-route. J'ai hélé une voiture qui ne s'est pas arrêtée, mais j'ai eu plus d'chance avec un vieux camion dont le chauffeur, un vieux fermier ratatiné... pardon, je voulais dire âgé, m'a déposé à environ un mille de la gare. J'ai dormi dans un bois à la belle étoile et, le lendemain, craintif, regardant partout de peur d'être repéré, j'me suis dirigé vers la gare et j'ai demandé le prix d'un voyage pour l'Ouest canadien. Le plus loin possible... J'avais pas beaucoup d'argent, j'avais ramassé cenne par cenne la petite monnaie que me donnaient les frères pour me récompenser de mes tâches. Mais, d'après le chef de gare, je pouvais me rendre en Alberta en me gardant un peu d'argent pour me nourrir durant les fréquents arrêts. J'avais quinze ans, rien à perdre, l'avenir devant moi, et j'me suis senti soulagé quand le train s'est mis à rouler sur ses rails, sans que les frères m'aient retrouvé. De toute façon, celui qui m'avait fait confiance n'avait pas intérêt à se lancer à ma recherche. Ça, il le savait ! »

Jean-Baptiste reprit son souffle et poursuivit : « Or, délivré de tous ceux à qui j'avais appartenu, libre comme l'air, quel-

ques vêtements froissés dans mon baluchon : un pantalon, une chemise sur le dos, une casquette sur la tête, des bottines dans les pieds, je m’lançais enfin dans l’aventure de la vie. Ma vie ! J’ai mis des jours à me rendre en Alberta, mais, à bord du train, je m’étais fait quelques sous en allant chercher, lors des arrêts, des pointes de tarte et du café pour des personnes âgées. Une dame charitable m’avait même donné le *quick lunch* qu’elle avait préparé pour son petit gâté pourri qui n’en voulait pas. Toute une économie ! Il y avait au moins sept biscuits à l’érable en plus des sandwiches dans ce sac-là ! J’m suis donc bourré la panse plus d’une fois sans avoir à fouiller dans mes poches. J’ai finalement atteint l’Alberta où j’ai eu la chance de tomber sur un autre fermier qui avait besoin de main-d’œuvre. Il m’a trimballé jusqu’à son patelin et j’ai commencé à travailler sur sa ferme dès le lendemain. Je ne connaissais rien aux travaux de la ferme, il m’a tout appris. Sa femme était énorme, mais elle faisait très bien la cuisine. Pardonnez mon expression, monsieur Turin, mais j’ai mangé comme un cochon le temps que j’ai été là. J’ai pris dix livres en moins d’trois mois. Le couple avait quatre enfants, mais trop jeunes encore pour être utiles à la ferme. Ils n’avaient qu’une fille, la plus vieille, treize ans environ, et elle me tournait autour. Mais je n’étais pas attiré, elle avait la face pleine de boutons ! Oh ! Excusez-moi, madame Turin, j’aurais pu dire ça plus délicatement... J’suis resté que le temps d’un été sur cette ferme mal gérée. J’avais pas une grosse paye, car le fermier n’avait pas le don de sauver ses récoltes. Il était toujours en déficit... Heureusement qu’il avait de bonnes poules pondeuses, ça le sauvait de la banqueroute. Du moins, le temps que j’ai été là. J’ai fêté mes seize ans en juin et, l’ayant dit à la grosse femme, elle avait eu la bonté de me cuire un gâteau. Au souper, on m’avait souhaité *Happy Birthday* et, croyez-le ou non, c’était la première fois

que j'étais fêté depuis mon enfance. Du moins, à ma souvenance, parce que je présume que ma mère adoptive, de son vivant, a dû me fêter quand j'ai eu un an et deux ans. Mais, pour revenir au fermier, il avait eu la générosité de me glisser cinquante cents dans une petite carte de souhaits que leur fille avait faite à la main. C'était gentil, jamais j'oublierai ces braves gens et, un jour ou l'autre, Mignonne... » Honoré affichait un air taciturne : Jean-Baptiste connaissait à peine sa fille que, déjà, il se voyait partir en voyage avec elle en Alberta. Du culot, ce gars-là ! Madame Turin avait regardé l'horloge, et le père de demander à l'invité : « Est-elle encore bien longue ton histoire, Jean-Baptiste ? Il commence à faire noir, ma femme s'endort... » Mignonne, navrée, s'écria : « Laissez-le au moins finir ! Ensuite, vous n'aurez plus de questions à lui poser, il vous aura tout dit ! N'oubliez pas, maman, papa, que je l'aime cet homme-là ! » Jean-Baptiste, heureux de cet aveu soudain, se sentit encore plus à l'aise de poursuivre son récit, d'autant plus que madame Turin se versait une autre tasse de thé et que le notaire, dans sa chaise berçante, s'allumait un autre cigare, sans lui en offrir un cette fois.

« Avec l'argent accumulé, j'ai dit adieu au fermier et à sa dame en septembre et j'ai repris le train pour Vancouver. J'pouvais pas aller plus loin ; après, c'étaient les États-Unis. Mais je m'suis fait avoir par la grande ville. C'était beaucoup plus cher, j'avais trop peu d'économies, je savais que j'aurais de la misère à me payer une chambre d'avance, à moins de trouver du travail dès le lendemain. Ce qui ne fut pas le cas. Il y avait des gens venus de partout dans ce coin-là. Même des immigrants, syncope ! Oh ! pardon, c'est mon patois, j'le sors quand j'm'emporte. Tout l'monde voulait faire la piastre, mais il n'y en avait pas comme on l'pensait. Aussitôt qu'on

affichait un emploi, il y avait une file de postulants pour l'obtenir. Des jeunes comme des vieux ! Et celui qu'on engageait était toujours quelqu'un de recommandé. On n'avait même pas l'temps de rencontrer le patron ! J'ai gratté jusque dans l'fond d'mes poches et j'ai réussi à payer ma chambre pour un mois, quitte à crever d'faim ! J'allais au moins avoir un gîte pour dormir. Seize ans, pas une cenne, le ventre creux, je tentais de me trouver une job à chaque jour, même ramasser les vidanges, mais pas de chance. J'étais trop jeune, qu'on m'disait ! On semblait pas vouloir se fier à moi. D'autant plus que je venais de nulle part. C'est en octobre que tout s'est gâché. Je mourais de faim, j'en avais assez de manger les restes des poubelles comme les chiens du quartier. Prenant mon courage à deux mains, j'suis allé chez le marchand général et, faisant le tour des étalages, j'ai réussi à cacher un petit pain plat dans ma poche de pantalon, une boîte de sardines sous ma casquette et une pomme dans la poche de mon veston. C'est la pomme qui m'a trahi ! En passant à la caisse, me sentant surveillé, j'ai acheté une petite boîte d'allumettes à un sou pour ne pas avoir l'air d'être entré pour rien, mais le patron, me dévisageant, me cria d'un ton ferme : " Sors c'que t'as dans ta poche !" À peu près ça, et en anglais que je comprenais plus ou moins. J'ai sorti la pomme en lui disant : "*Please, I'm hungry...*", mais lui, sans pitié, a fait venir la police. On m'a emmené au poste et là, découvrant les sardines et le petit pain, on me fit admettre que je les avais volés et on me jeta en prison. Comme le dernier des malfaiteurs ! Je pleurais, je leur disais que j'avais faim, que j'étais pas un voleur, mais, sans personne pour me défendre, orphelin en plus, on m'enferma durant deux jours dans une cellule, dans le même recoin que les contrebandiers, les criminels, les tueurs à gages et les fraudeurs. Mais on m'a donné au moins à manger. C'était infect, mais j'avais enfin

le ventre plein. En sortant, on m'a dit de faire du vent, de quitter Vancouver, de retourner d'où je venais, mais je n'en ai rien fait. Le temps de mon court séjour en taule, j'avais fait la connaissance de Flynn, un fraudeur, un mécréant, mais qui avait bon cœur. C'est lui qui m'a appris à fumer. Il m'avait dit de le rejoindre à une telle adresse après sa sortie un jour après moi. De retour à la maison de chambres, j'étais encore bon pour quinze jours avant de repayer le loyer. Mais j'étais pas plus avancé, j'avais toujours rien à manger. Le lendemain, j'ai donc pris contact avec Flynn qui m'a invité à souper dans un restaurant. J'en revenais pas ! Syncope que c'était bon ! Du steak, des patates frites, du pain croûté, du gâteau au gingembre, du café... Pis tout ça en plus d'la bière ! Parce que c'est Flynn qui m'a aussi appris à boire. Modérément, bien sûr... »

Honoré Turin avait relevé la tête : « Pas sûr de ça, moi, j'ai entendu dire que tu levais le coude pas mal souvent... » Mignonne intervint pour répondre à son père : « Des ragots, papa, des mauvaises langues ! Je n'ai jamais vu Jean-Baptiste déplacé. Il prend certes une petite pinte de bière de temps à autre... » Personne n'ajouta rien et Jean-Baptiste, rassuré une fois de plus, se tourna vers le père de sa bien-aimée pour lui expliquer : « Je n'ai pas fait long feu avec ce Flynn. C'était un *gangster*, il était mêlé à des choses pas correctes et je n'avais pas envie d'être pris dans une combine juste à faire le commissionnaire. J'ai été son messenger à cinq reprises, il me payait grassement, mais avant d'avoir des ennuis et d'être écroué, je l'ai quitté sans laisser de traces. Moi, faire des commissions dans des bordels, laisser des *club bags* remplis de j'sais pas quoi à la tenancière, ça ne me souriait pas. J'y allais parce que j'étais reçu comme un roi dans ces tripots-là. Les gros repas, la bière, la boisson forte, les gâte-

ries... Mais jamais j'me suis approché d'une fille ! » mentit-il pour la première fois. « Premièrement, j'avais juste seize ans, pis j'avais bien trop peur des maladies... J'me respectais, moi ! » Ce qui avait eu l'heur de plaire à Mignonne, qui, par contre, ignore que son prétendant avait connu sa première expérience avec Dolly, une catin vieillissante du bordel de la rue Robson.

« Tu n'as pas cherché à savoir d'où tu venais à cet âge-là ? » lui demanda Honoré. Fier d'être pris en considération, Jean-Baptiste lui répondit : « Oui, comme je vous l'disais, c'est là qu'j'ai commencé à faire des démarches, mais, juste avant, j'ai quitté Vancouver et j'me suis retrouvé en Saskatchewan, à Regina plus précisément, où j'ai pu enfin m'trouver un emploi comme commis-épicier chez un marchand général du nord-ouest de la ville. Il y avait beaucoup d'Indiens parmi nos clients, les « sauvages » comme on les appelait. Ils achetaient à crédit et ne payaient qu'au compte-gouttes, mais monsieur Rotello, le propriétaire, un Italien qui avait émigré dans c'coin-là, ne les tolérait pas. Il les collectait en pas pour rire, parfois du bout d'sa carabine. Mais avec la clientèle qui payait comptant, il finissait par joindre les deux bouts et me verser mon maigre salaire. J'avais loué une chambre pas loin. Pas belle, juste assez pour dormir et me laver ; j'avais un évier avec des serviettes, mais une seule toilette au bout du corridor pour tous les chambreurs. Fallait pas qu'ça presse, on y allait à tour de rôle ! C'est là qu'j'ai eu ma première blonde. Craignez rien, monsieur Turin, je l'ai déjà conté à Mignonne. Elle venait de la réserve, elle était assez jolie, mais il n'aurait pas fallu que la tribu le sache. Une Indienne avec un Blanc ! On m'aurait scalpé si on l'avait appris ! Mais ça n'a pas fait long feu, cette histoire-là, elle avait la langue rugueuse, la petite squaw. »

Voyant Mignonne rougir, Jean-Baptiste s'empressa de dire à madame Turin : « Excusez-moi d'être aussi direct, j'suis pas mal gauche des fois. Mais vous savez, entre amoureux, surtout qu'on était jeunes tous les deux... » Madame Turin reprit son cerceau tout en souriant gentiment alors que Mignonne disait à son père : « Mais c'est la seule blonde qu'il a eue, papa ! Jean-Baptiste n'était pas un courailloux ! » Le paternel n'osa émettre aucun commentaire et, pour les entraîner dans un autre sillon, le jeune homme reprit : « Je m'éloignais de votre question, excusez-moi, monsieur Turin. Oui, c'est là que j'ai réussi à saisir le fil de ma jeunesse. D'un renseignement obtenu des sœurs de l'orphelinat, j'ai pu apprendre que celle qui m'avait abandonné à elles était une dénommée Winifred Taillon du Cap-Breton. Je lui ai écrit une longue lettre, mais elle m'a répondu qu'elle ne me dirait rien à moins de me voir en personne. Bien beau ça, mais j'étais loin de mon profit, moi ! Imaginez ! De la Saskatchewan à la Nouvelle-Écosse ! Mais comme j'voulais pas mourir à Regina, j'ai pris mon courage à deux mains, pis avec mes économies dans ma poche, j'me suis rendu au Cap-Breton, ne me demandez pas comment ! Le train, l'autobus, des samaritains... J'ai fini par arriver chez Winifred Taillon et, même si j'avais passé là les deux premières années de ma vie, je ne reconnaissais rien de l'endroit, pas même l'odeur. Il faut croire qu'ils ne pêchaient pas la morue au Cap-Breton ! », railla-t-il en repensant aux allusions d'Honoré. « Winifred m'a bien reçu et m'a hébergé avec soin. Elle a pleuré, elle m'a supplié de lui pardonner de m'avoir abandonné, elle qui était ma marraine de baptême, mais, honnêtement, ça m'aurait fait ni chaud ni froid. J'me souvenais plus d'elle. Puis, pour mes origines, comme je vous ai déjà tout dit, je ne reviendrai pas sur le sujet. J'ai été adopté, je m'appelle Jean-Baptiste Rouet, et ceux qui m'ont trouvé, bébé, sont depuis longtemps décédés.

Pour se faire pardonner son geste qu'elle qualifiait d'odieux, Winifred m'a remis une rondelette somme d'argent en ajoutant que j'allais être le seul héritier de sa maison et de son avoir. Pas riche, la dame, mais à l'aise. Ça m'arrivera comme un surplus dans l'temps comme dans l'temps. Faut la laisser crever avant ! » Mignonne, indignée, cria d'un air étonné : « Jean-Baptiste ! Quels vilains mots tu viens d'employer là ! » Il s'excusa, promit de surveiller ses paroles, et madame Turin, pour la seconde fois, osa une question : « Vous n'avez pas cherché à retrouver votre mère naturelle, mon garçon ? » Il se tourna vers elle et répondit : « Non, parce que Winifred avait tenté de le faire avant moi mais sans succès. Le curé de Saint-Pierre-et-Miquelon, mon parrain, décédé depuis belle lurette, qui d'autre pour s'intéresser à ce fait divers ? Winifred s'était fait dire qu'il s'agissait sans doute d'une fille des îles qui se tenait au port en quête d'un marin. Le bateau reparti, la fille, bien souvent, se retrouvait seule et engrossée. C'est ce qui a pu se produire, mais c'est juste une supposition. Quoique plusieurs filles à marins ont accouché clandestinement, à l'insu des paroissiens, souvent ailleurs, chez des parents éloignés. En donnant ensuite l'enfant en adoption ou en le plaçant à la crèche la plupart du temps. Sauf que moi, ma vraie mère m'avait confié à une dame distinguée. Content d'être le dernier de cette lignée des Rouet, il ne me restera plus qu'à faire pousser un autre arbre du même nom avec ma descendance. »

Voyant que le jeune homme était songeur, Honoré, cette fois attendri, lui répliqua poliment : « Je sens que tu arrives à la fin de ton récit, mon homme... » Jean-Baptiste releva les yeux : « Oui, j'arrive au bout, car après être resté un an chez Winifred après nos retrouvailles, j'ai pu parfaire mon anglais en travaillant à divers emplois. Ce qui m'a bien servi lorsque

j'ai cherché des jobs à Montréal où je voulais revenir. J'ai donc quitté le Cap-Breton et j'ai promis à Winifred Taillon de rester en contact avec elle. Ce que j'ai fait pour un bout d'temps, car, à titre de marraine, elle était en quelque sorte ma seule parente. Mais on s'est encore perdus d'vue... Car à dix-huit ans révolus, avec plus d'assurance, j'ai pu revenir par bateau, travailler sur le pont du paquebot pour défrayer le coût du voyage et devenir débardeur au port de Montréal, emploi que j'occupe depuis deux ans. J'ai plus rien à ajouter, monsieur Turin, vous connaissez la suite. Mais j'aimerais quand même vous dire que je suis un bon diable, que j'ai du cœur au ventre et que j'vous ferai jamais honte parce que j'ai du savoir-vivre et que j'aime votre fille. » Malgré l'aveu sincère, Honoré laissa échapper un soupir d'impatience. Il n'imaginait pas sa Mignonne adorée au bras de ce débardeur aux biceps trop musclés alors que la frêle et délicieuse enfant s'y accrochait déjà.

Lorsqu'il était revenu à Montréal, à quelques jours de ses dix-huit ans, Jean-Baptiste avait trouvé refuge dans une bonne famille de la rue Sainte-Rose, non loin de l'église Sainte-Brigide-de-Kildare. Peu porté sur la pratique religieuse, il se faisait quand même un devoir d'assister à la messe du dimanche par respect pour les gens qui l'hébergeaient. Puis, désirent jouir d'une plus grande tranquillité, il trouva une vaste chambre à louer sur la rue Cartier. Toujours fidèle à sa messe, il s'était attaché à cette église à cause de sa splendeur. Sainte Brigide, patronne de l'Irlande avec saint Patrick, était vénérée des paroissiens. Jean-Baptiste avait donc tout appris des racines de cette paroisse, au cas où, à un moment donné, on lui poserait des questions. C'était la riche famille Logan qui avait cédé le terrain sur lequel allait être érigée l'église. D'abord destinée aux Irlandais, il s'avéra qu'ils étaient moins nombreux

lorsqu'elle fut terminée et c'est ainsi qu'elle devint, malgré une forte opposition, la paroisse des Canadiens-Français du quartier. C'est d'ailleurs dans cette église que Jean-Baptiste aperçut pour la première fois, dans le banc familial, la très jolie Mignonne Turin. Agenouillée entre son père et sa mère, offrant un missel à son fréro, elle était si menue, si angélique, que le jeune homme ne put la quitter des yeux. Au moment de la communion, il attendit pour se rendre à la balustrade, dans l'espoir que la jeune fille le remarque. Revenant dans l'allée, les mains jointes, il jeta un œil dans sa direction et eut l'agréable surprise de constater qu'elle le regardait aussi. Comme si sainte Brigide avait tenu à les présenter l'un à l'autre ce jour-là. À la fin de la messe, il s'empressa de se rendre de nouveau à l'avant afin d'allumer un cierge devant la superbe statue de saint François Xavier, son patron préféré, celui qu'il invoquait souvent quand il sentait le besoin de parler d'homme à homme. Mignonne l'avait suivi des yeux et, revenant par l'allée de côté, il se risqua et esquissa un léger sourire à la jeune fille qui, timidement, baissa la tête. Mais la rencontre était faite, le contact établi. Sans savoir qui elle était, Jean-Baptiste, au moment de lui sourire, s'était dit que cette charmante créature serait un jour sa femme. Elle, du haut de ses quinze ans, n'avait pas pensé de la sorte, mais elle avait senti son cœur battre un peu plus fort. Sans savoir qui il était ni d'où il venait, Mignonne Turin n'était pas restée indifférente aux regards invitants du rouquin.

S'informant au marchand général de la jolie brunette aux tresses bien nouées, portant un chapeau à rubans, il apprit qu'elle était la fille aînée du notaire Turin et qu'il lui faudrait se lever de bonne heure pour songer à la fréquenter. « Son père est un notable ! Il n'acceptera jamais un débardeur dans ses

parages, mon gars ! » lui avait-il signifié. Ce qui n'avait pas découragé Jean-Baptiste pour autant. Il retourna à l'église maintes fois au cours de l'été dans le but de la revoir, mais, dans le banc familial, il n'y avait que le père, la mère et le fiston de la famille. Inquiet, il questionna la fille du marchand qui lui apprit que Mignonne passait l'été chez une tante à la campagne. « Comme de coutume ! » avait-elle ajouté. Attristé mais pas renfrogné pour autant, Jean-Baptiste attendit que septembre s'amène, et c'est avec joie qu'il redécouvrit sa dulcinée dans le banc d'église de ses parents. Alors qu'il allumait un petit cierge devant la statue de saint François Xavier, elle en faisait autant devant celle de Notre-Dame des Douleurs. Il la regarda, lui sourit et, cette fois, elle lui rendit son sourire, laissant voir ainsi, de sa petite bouche aux lèvres minces, de très jolies dents blanches. Dieu qu'il la trouva belle ! Si belle avec ses longs cheveux s'échappant de son petit béret de feutre beige pour tomber sagement sur ses épaules. Belle et aussi immaculée que la Vierge devant laquelle elle se penchait.

Honoré Turin qui, cette fois, avait remarqué l'échange entre sa fille et l'étranger, lui demanda dès le retour à la maison :

— Qui était le type à qui tu as souri, ma fille ?

Embarrassée, la jeune fille répondit :

— Heu... je ne sais pas, je ne le connais pas.

Sortant de ses gonds, le père s'emporta :

— Un inconnu et tu lui souris, Mignonne ? Comme une fille de mauvaise vie ?

Indignée, Mignonne rétorqua :

— Papa ! Voyons ! Quelle comparaison ! Dans une église ! Comme si les voyous allaient à la messe ! Je n'ai été que polie...

Honoré voulut répliquer de plus belle, mais Marie-Louise lui avait saisi le poignet pour attirer son attention et lui dire :

— Honoré ! Un peu de respect ! C'est à ta fille que tu parles ! N'avons-nous pas été jeunes, nous aussi ?

Calmé, le paternel alluma son cigare alors que Pit, le fiston, un tantinet fanfaron, lui lança :

— Et pis, elle a bien l'droit d'avoir un cavalier, Mignonne. Elle est presque en âge de s'marier !

C'est finalement au parc Viger que Jean-Baptiste fit la connaissance de Mignonne, grâce à la complicité de la fille du marchand, qui avait fait toutes les démarches. Mignonne était accompagnée de son frère, bien entendu, mais, après les présentations, le garçon s'esquiva pour aller jouer aux fers avec des amis, laissant les tourtereaux ensemble. Jean-Baptiste voulut lui offrir un breuvage, mais la jeune fille opta plutôt pour une pomme de terre du marchand ambulancier. Lui, faisant fi de sa mauvaise habitude de la bière qu'il aurait pu apporter, se délecta d'une limonade, et tous deux prirent place sur un banc du parc. On ne sait trop combien de minutes et d'heures s'écoulèrent, mais toujours est-il qu'à la fin de la soirée, alors que Pit priait sa sœur de rentrer, que « le père » serait fâché, elle et Jean-Baptiste en étaient à se tutoyer. Ils rentrèrent en marchant lentement et Pit remarqua que la main de Mignonne était solidement accolée à celle du jeune homme. Ils se quittèrent au coin de la rue et la jeune fille s'empressa de rentrer avec son frérot, sûre de se faire réprimander. La voyant s'éloigner d'un pas rapide, Jean-Baptiste lui avait crié :

— On se revoit, Mignonne ?

Se retournant sans s'arrêter, elle répondit :

— Sans doute, mais je ne sais pas quand. J'ai des cours de couture... Laissons ça au hasard, tu veux bien ?

Il acquiesça d'un signe de tête, mais il sentait son cœur battre à tout rompre. Épris ! Fortement épris de la plus belle fille du quartier ! Voilà comment se sentait Jean-Baptiste Rouet à l'orée

de la nuit. Il dormit mal ce soir-là. Émerveillé, il était tout de même anxieux et craignait déjà le mécontentement du notaire. Elle, emmitouflée dans sa couverture de laine rose, la tête sur l'oreiller, laissait s'échapper de longs soupirs. Heureuse, elle ne redoutait même pas les frasques de son père. Mignonne, rêveuse, était déjà follement amoureuse.

Il la revit en cachette, à l'insu de ses parents, avec la complicité de Pit qui disait à sa grande sœur : « À soir, après ton cours, il va t'attendre au restaurant du père Anselme. » Mignonne, gracieuse, enjouée, rejoignait Jean-Baptiste et, après avoir siroté une limonade, ils allaient se promener dans un parc. Pas celui de la paroisse mais un autre plus à l'est, pour ne pas risquer d'être vus. Et c'est là, derrière un arbre, qu'ils échangèrent leur premier baiser. Jean-Baptiste avait senti ses genoux plier au contact des lèvres de Mignonne alors qu'elle, subjuguée, avait fondu d'amour comme une glace au soleil. Ils causèrent longuement, se promirent mille et une choses et, consultant sa montre, le jeune homme avait gentiment murmuré :

— C'est beau, c'est frais ce soir, j'y passerais bien la nuit ici, moi, mais comme nous sommes entre chien et loup, il faudrait bien que tu rentres, ma soie. J'voudrais pas devenir l'ennemi juré de ton père.

Encore sous l'effet du baiser échangé et charmée par le quolibet subtil qui l'avait enchantée, Mignonne retrouva quand même ses esprits et, soudainement affolée, s'exclama :

— Oh ! Mon Dieu ! Il est déjà tard pour moi ! J'aurai à m'expliquer ! Vite, pressons le pas, il doit déjà me chercher !

Jean-Baptiste la laissa emprunter la rue de Champlain, seule, tout en la suivant des yeux jusqu'à ce qu'elle soit rendue chez elle. Il la protégeait du regard au cas où quelque malotru rôdant dans les parages... Mais il ne voulait pas être aperçu

par celui dont il craignait les représailles. Mignonne rentra joyeuse et n'eut pas à subir les foudres de son père. Pit l'avait couverte en disant à ses parents qu'elle était allée souper chez Alice Vinais, son amie d'enfance. Ce qui valut à Mignonne de se coucher sans avoir mangé. Mais nourrie de son amour, elle s'endormit telle la cadette du conte *Les Fées*, de Charles Perreault, de la bouche de qui sortaient perles et diamants. Les effluves, sans doute, du baiser de son bien-aimé.

Mignonne, plus éprise que jamais de Jean-Baptiste Rouet, se décida à parler à sa mère de sa fréquentation avec le jeune débardeur. Marie-Louise avait quelque peu sursauté, sachant fort bien que son mari allait hurler en apprenant le fait, mais, de son côté, la jeune fille ne s'en faisait pas outre mesure. Elle savait qu'elle allait se marier jeune de toute façon, elle en avait décidé ainsi depuis longtemps. Or, avec les cours de couture et d'enseignements ménagers terminés, à quelques longues enjambées de ses dix-sept ans, elle affronta son père et lui parla de l'homme qu'elle avait choisi. Il s'était emporté, bien sûr, il avait gesticulé, il ne voulait rien savoir de cet « être infâme », sans famille, sans argent, alors que le fils d'un gros bonnet de la paroisse rôdait autour de sa fille. Mais Mignonne avait vite rejeté ce garçon lourd et empâté dès qu'elle l'avait aperçu. Malgré la fortune de son père, malgré tous les plaidoyers d'Honoré qui voyait déjà sa fille au bras du dodu garçon aux bajoues rouges de couperose, Mignonne n'avait que Jean-Baptiste dans le cœur. D'autant plus qu'elle savait maintenant tout de lui et qu'elle souhaitait qu'il rencontre son père pour l'amadouer, le faire fléchir par les sentiments. Et surtout depuis que Pit avait dit au paternel : « C'est un bon gars, papa ! » Ce qui lui avait valu un : « Toi, ferme-la ! » Marie-Louise avait encouragé son mari à recevoir le jeune homme, à l'écouter, à tenter de

le comprendre et de découvrir, par le fait même, sa personnalité. Après avoir essayé de donner sa fille en mariage à celui qui avait été « vicieux » avec elle, ensuite au « gros lard » qu'il avait tenté de lui imposer et qu'elle avait repoussé, Honoré Turin accepta de rencontrer Jean-Baptiste Rouet et de lui prêter oreille. D'où le consentement arraché de force, peu à peu, pour un futur mariage. Le père était contre ; la mère, pour. Pit aimait bien Jean-Baptiste, et Mignonne l'adorait ! Or, à trois contre un, Honoré Turin courba l'échine et accepta que sa fille épouse en janvier 1903, c'est-à-dire l'année de ses dix-sept ans révolus, celui qu'il regardait encore de travers. À Noël 1901, alors que Mignonne n'avait encore que seize ans et Jean-Baptiste, dix-neuf, ils célébraient leurs fiançailles et faisaient bénir leur promesse et la bague par le curé de Sainte-Brigide-de-Kildare. Une jolie bague en or avec un petit solitaire. Rien de bien cher, Jean-Baptiste n'en avait pas les moyens. Mais, dans l'annulaire délicat de la fiancée, le diamant paraissait deux fois plus gros que sa taille réelle. Un somptueux réveillon avait suivi la messe de minuit. Quelques parents et amis de la famille, des compagnes de cours de Mignonne, son amie Alice et son frère Pit avec Florence Bourdin, l'élue de son cœur que le notaire aimait bien.

Janvier 1903, le mariage prononcé et la photographie officielle terminée, M. et Mme Jean-Baptiste Rouet se retrouvèrent dans la salle paroissiale décorée de fleurs et de guirlandes pour le buffet des mariés, suivi de la danse et des festivités. Félicités de tous côtés, les jeunes mariés se sentaient comblés. Jean-Baptiste serrait des mains alors que Mignonne, timidement, tendait la joue pour les effusions de circonstance. Madame Turin avait la larme à l'œil, et son mari, la voyant pleurer, lui murmura : « Garde tes larmes pour plus tard. Les

chagrins viendront bien assez vite. Pauvre Mignonne... » Il s'était plié, bien sûr, mais de mauvaise grâce. Il avait pris en grippe ce gendre que « le diable » leur avait envoyé, mais, pour ne pas perdre l'affection de sa fille, il avait cédé, accepté par un faible « oui » du bout des lèvres, alors que son cœur de père aurait voulu cracher un « non » catégorique. Pit et « Flo », comme il appelait sa blonde, s'étaient régalés et avaient fait honneur aux vins rouges et blancs qu'Honoré avait fait venir des « États » pour ses invités... de marque ! Le curé qui les avait unis était de la réception, ainsi que son secrétaire, Gilbert, qui avait si bien décoré et illuminé l'église. Les marguilliers et leur épouse avaient été conviés et, après le gâteau de noces tranché et servi, un violoneux, un accordéoniste et une pianiste, entamèrent la musique. Dans les bras de Jean-Baptiste, Mignonne s'était blottie tendrement alors qu'on ouvrait le bal avec *Plaisirs d'amour*, chanson en vogue depuis longtemps déjà. Puis, ce furent les danses plus à la mode que Jean-Baptiste ne connaissait pas. S'éloignant avec sa femme qui lui tenait le bras, ils allèrent converser avec les convives pendant que Pit et Flo, légèrement enivrés, se virent rappelés à l'ordre par le père, qui les trouvait trop bruyants. Monsieur Turin avait hâte que la noce se termine, hâte de rentrer chez lui avec sa femme, après avoir payé la réception de ses propres deniers. Ce qui était certes dans les normes, c'était lui qui mariait sa fille ! D'autant plus que son gendre, sans famille, à la merci d'un maigre salaire, semblait pécuniairement démuné.

Le soir venu, alors que tous étaient partis et que Pit était allé terminer la fête chez Florence, Honoré Turin, suivi de son épouse, de sa fille et de son gendre, regagna la maison familiale. Pas de voyage de noces, Jean-Baptiste devait reprendre le travail dès le lundi. Ce qui tracassait le paternel, inconfortable à l'idée que les jeunes mariés vivent sous son propre

toit leur première nuit de noces. Discrètement, madame Turin regagna sa chambre alors que Mignonne, encore sous l'effet de l'euphorie, bécotait son mari devant son père quasi ahuri. Il souhaita solennellement la bienvenue dans la maison à son gendre et, retrouvant sa femme, il laissa les nouveaux mariés au salon jusqu'à ce qu'ils se décident à franchir le seuil de leur chambre. Mignonne, cheveux défaits, robe de mariée sur le dos de la chaise, se jeta dans les bras de Jean-Baptiste qui, lentement, se dévêta. Et alors que le vent giclait à la fenêtre, elle devenait de corps et de cœur la douce moitié de celui qu'elle avait juré d'aimer pour la vie.